

---

## **Cahier Théosophique 36**

© Textes Théosophiques, Paris

© Tous droits réservés pour la traduction

Dépôt Légal – septembre 1974 Réimpression avril 2022

# **L'antique Egypte – Son architecture – Ses origines<sup>1</sup>**

Comment l'Egypte a-t-elle acquis sa science ? À quelle époque cette aurore de la civilisation dont la merveilleuse perfection est révélée par les ruines et les fragments dont les archéologues parlent a-t-elle brillé ? Hélas, les lèvres de Memnon sont muettes et ne rendent plus d'oracles : le Sphinx dans son mutisme est devenu un problème plus difficile encore à déchiffrer que ne l'était l'énigme proposée à Œdipe.

Ce que l'Egypte a enseigné aux autres nations, elle ne l'avait certainement pas acquis dans l'échange international d'idées et de découvertes avec ses voisins de race Sémitique, et ce ne sont pas ceux-ci qui la stimulèrent... De qui aurait-elle appris ses arts merveilleux dont le secret s'est perdu avec elle ? Elle n'a envoyé aucun agent à travers le monde pour apprendre ce que les autres savaient ; mais c'est à ses sages que les sages des nations voisines eurent recours pour acquérir la science. Se renfermant fièrement dans son domaine enchanté, la belle reine du désert créait des merveilles, comme aidée d'une baguette magique.

Aussi loin que nous jetions nos regards dans l'histoire, au règne de Ménéès, le plus ancien des rois dont nous ayons connaissance, nous trouvons la preuve que les Egyptiens étaient beaucoup plus versés en hydrostatique et en matière de machines hydrauliques que nous-mêmes. L'œuvre gigantesque du détournement du cours du Nil, ou plutôt de ses trois principales branches, pour l'amener à Memphis, fut accomplie sous le règne de ce monarque qui nous paraît aussi éloigné dans la nuit des temps qu'une étoile lointaine brillant dans la voûte céleste.

Hérodote nous a laissé une poétique mais exacte description du lac Mœris, ainsi nommé du Pharaon qui fit creuser ce réservoir artificiel.

L'historien a décrit ce lac comme mesurant 450 milles de circonférence et 300 pieds de profondeur. Il était alimenté par le Nil par des canaux artificiels, et fut construit dans le but de mettre en réserve une partie des eaux de l'inondation annuelle devant servir à l'irrigation sur une étendue de plusieurs kilomètres. Ses nombreuses écluses, ses batardeaux, ses barrages et ses mécanismes merveilleusement adaptés aux besoins étaient construits avec la plus grande habileté. Les Romains, à une époque beaucoup plus récente, puisèrent leurs connaissances, en matière de constructions hydrauliques, chez les Egyptiens, mais nos progrès les plus récents dans la science de l'hydrostatique ont démontré que leurs notions sur certaines branches de cette science laissaient beaucoup à désirer. Ainsi, par exemple, s'ils étaient au courant de ce que l'on appelle la grande loi en hydrostatique, ils paraissent avoir été moins familiers avec ce que nos modernes ingénieurs désignent sous le nom de joints étanches. Leur ignorance est suffisamment démontrée par leur manière de conduire l'eau à travers de grands aqueducs de niveau, au lieu

---

<sup>1</sup> Article composé d'extraits des écrits d'H.-P. Blavatsky : Isis Dévoilée et la Doctrine Secrète.

---

d'employer pour cela, à moins de frais, des tubes de fer placés au-dessous de la surface du sol. Mais les Egyptiens évidemment utilisaient une méthode bien supérieure pour leurs canaux et les irrigations artificielles. Malgré cela, les ingénieurs modernes employés par M. de Lesseps pour le Canal de Suez et qui ont acquis des anciens Romains tout ce qu'ils ont pu de leur art, puisé lui-même en Egypte, ont haussé les épaules à l'idée qu'on leur suggérait qu'ils pourraient chercher remède à certaines imperfections de leur travail dans l'étude des divers musées Egyptiens.

Les dépôts d'alluvions du Nil, pendant les trente derniers siècles, ont complètement modifié la structure du Delta, de sorte qu'il gagne continuellement sur la mer, en ajoutant sans cesse au territoire du Khédivé. Dans les temps anciens, la principale bouche du fleuve était nommée Péluviennne ; et le canal creusé par l'un des rois, le canal de Necho, conduisait de Suez à cette branche. Après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre à Actinus, on proposa de faire passer une partie de la flotte par le canal dans la Mer Rouge, ce qui indique la profondeur que ces ingénieurs des premiers âges avaient su donner à leur canal.

Sur une distance de 300 milles au-dessus du Caire s'étend une bande de terre conquise sur le désert et rendue « la plus fertile qui existe sur la surface du globe » suivant le professeur Carpenter. Cet auteur dit : « Pendant des milliers d'années ces canaux d'embranchement ont apporté l'eau du Nil pour fertiliser le sol de cette étroite langue de terre, aussi bien que celui du Delta ». Il décrit « le réseau des canaux du Delta qui date de la première époque de la monarchie égyptienne ».

Si maintenant nous nous tournons du côté de l'Architecture nous voyons une richesse de merveilles qui défie toute description. En parlant des temples du Philae, d'Abu Simbel, de Dendera, d'Edfu et de Karnak, le professeur Carpenter remarque que « ces belles et étonnantes constructions, splendides et stupéfiantes, ces pyramides et ces temples gigantesques ont encore une ampleur et une beauté impressionnantes, après tant de milliers d'années. Il reste confondu de l'admirable caractère du travail, les pierres étant jointes dans la plupart des cas avec une précision étonnante si bien que l'on ne peut même pas introduire la lame d'un couteau entre les joints ». Il signale, au cours de son pèlerinage archéologique d'amateur, une autre de ces curieuses *coïncidences* que Sa Sainteté le Pape apprendra peut-être avec quelque intérêt. Il parle du *Livre Egyptien des Morts*, sculpté sur les anciens monuments, et de l'antique croyance à l'immortalité de l'âme. « Or », dit-il, « il est fort étonnant de voir que non seulement cette ancienne croyance, mais encore le langage dans lequel elle est exprimée dans l'antiquité Egyptienne anticipent sur la Révélation Chrétienne ». En effet, dans ce *Livre des Morts*, on fait usage des mêmes phrases que nous retrouvons dans le *Nouveau Testament*, au sujet du « jour du Jugement » et l'auteur admet que ce hiéroglyphe « a été gravé probablement 2.000 ans avant l'ère chrétienne ».

D'après Bunsen, qui est considéré comme ayant fait les calculs les plus exacts, la masse de maçonnerie de la grande pyramide de Cheops mesure 82.111.000 pieds et pèse environ 6.316.000 tonnes. L'immense quantité de blocs de pierre carrés nous montre l'adresse sans pareille des tailleurs de pierre égyptiens. Parlant de la grande pyramide, Kenrick dit : « Les joints sont à peine perceptibles car leur épaisseur ne dépasse pas celle d'une feuille de papier, et le ciment en est si dur, que les fragments des pierres de revêtement restent encore dans leur position originale, malgré les siècles et la violence avec laquelle elles furent détachées ». Qui de nos architectes modernes et de nos chimistes redécouvrira le ciment indestructible des plus anciens édifices égyptiens ?

« L'habileté des anciens dans la taille des pierres », dit Bunsen, « se montre le plus manifestement dans l'extraction des blocs gigantesques dont sont tirés les obélisques et les statues colossales, obélisques de quatre-vingt-dix pieds de hauteur et statues de quarante pieds, sculptés dans un seul bloc ! » Or, il en existe un grand nombre. Les Egyptiens ne faisaient pas sauter les blocs, mais ils avaient adopté la méthode scientifique suivante pour construire : au lieu d'employer d'énormes coins en fer qui auraient fait éclater la pierre, ils creusaient une petite rigole sur toute la longueur de la roche, sur une centaine de pieds, puis ils y inséraient très serrés un grand nombre de petits coins en bois très sec ; ils jetaient ensuite de l'eau dans la rigole, et les coins gonflés par l'humidité se détendaient et éclataient simultanément avec une force terrible qui fendait l'immense pierre aussi net qu'un diamant coupe un morceau de verre.

Les géographes et les géologues modernes ont démontré que ces monolithes furent apportés de distances prodigieuses sans pouvoir se faire une idée de la manière dont s'effectuaient ces transports. D'anciens manuscrits nous informent qu'ils s'effectuaient sur des rails portatifs reposant sur des sacs de cuir remplis d'air et rendus incorruptibles par le même procédé utilisé pour la conservation des momies. Ces ingénieux coussins d'air

---

empêchaient les rails de s'enfoncer dans le sable. Manetho en fait mention et il observe qu'ils étaient si bien préparés qu'ils pouvaient être utilisés pendant des siècles.

Il est impossible de fixer, d'après les règles de la Science moderne, la date des centaines de pyramides de la vallée du Nil ; Hérodote nous informe que chaque roi en érigeait une en commémoration de son règne, et devait lui servir de sépulture. Mais, Hérodote n'a pas tout dit, bien qu'il ait été au courant du but *réel* de sa pyramide, bien différent de celui qu'il lui attribue. Si ses scrupules religieux ne le lui eussent défendu, il aurait pu ajouter qu'extérieurement, elle symbolisait le principe créateur de la nature, et qu'elle lui servait aussi à illustrer les principes de la géométrie, des mathématiques, de l'astrologie et de l'astronomie. Intérieurement c'était un temple majestueux dans les sombres retraites duquel s'accomplissaient les mystères, et dont les murs avaient souvent été témoins des cérémonies d'initiation des membres de la famille royale. Le sarcophage de porphyre que le professeur Piazzi Smyth, Astronome Royal d'Ecosse, affuble du rôle trivial de coffre à grain, était le *font baptismal*, au sortir duquel le néophyte « était né de nouveau » et devenait un *adepte*.

Hérodote nous donne cependant une juste idée du travail considérable fourni pour le transport d'un de ces gigantesques blocs de granit. Il mesurait trente-deux pieds de long, vingt et un de large et douze d'épaisseur. Il évalue son poids à plus de 300 tonnes et 2.000 hommes travaillèrent pendant trois ans à le transporter le long du Nil de Syène au Delta. Gliddon, dans son livre : *Ancien Egypte*, mentionne la description donnée par Pline des mesures prises pour transporter l'obélisque érigé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphie. On creusa un canal du Nil à l'endroit où gisait l'obélisque. Deux bateaux furent amenés au-dessous ; ils étaient lestés de pierres cubiques d'un pied chacune, et le poids de l'obélisque ayant été calculé par les ingénieurs, le chargement des bateaux était exactement proportionnel à ce poids, de façon à ce qu'ils fussent suffisamment submergés pour pouvoir passer sous le monolithe couché en travers du canal. Dans cette position, le lest fut successivement enlevé, les bateaux se relevèrent et soulevèrent l'obélisque, qu'ils transportèrent ainsi jusqu'à l'embouchure du fleuve.

Dans la Section Egyptienne du Musée de Dresde, ou de Berlin, nous ne savons plus au juste lequel, il y a un dessin représentant un ouvrier grim pant le long d'une pyramide inachevée, portant une charge de sable sur le dos. Cela a suggéré à certains Egyptologues l'idée que les blocs des pyramides étaient chimiquement composés sur place. Quelques ingénieurs modernes croient que le ciment de Portland, un double silicate de chaux et d'alumine, constitue le ciment indestructible des Anciens. Mais, d'autre part, le professeur Carpenter affirme que les pyramides, à l'exception de leur enveloppe de granit, étaient formées de ce que les géologues nomment pierre calcaire *nummulitique*. Ce calcaire est plus récent que la vieille craie ; il est formé des coquilles d'animaux nommés nummulites, grands comme de petites pièces de monnaie de la dimension d'un shilling. Quelle que soit la décision prise à cet égard, personne depuis Hérodote et Pline jusqu'au dernier voyageur qui a contemplé ces monuments impériaux de dynasties depuis longtemps disparues, n'a pu nous dire comment ces masses gigantesques avaient été transportées et mises en place. Bunsen accorde à l'Egypte une antiquité de 20.000 ans. Mais, même à cet égard, si nous voulons nous en rapporter aux autorités modernes, nous en sommes réduits aux conjectures. Elles ne nous apprennent ni pourquoi les pyramides furent construites, ni sous quelle dynastie la première fut érigée, ni les matériaux avec lesquels elles ont été bâties. Tout est conjecture en ce qui les concerne.

Un des livres d'Hermès décrit certaines de ces pyramides, comme s'élevant sur les bords de la mer, « dont les vagues impuissantes viennent se briser à leur base ». Cela laisse supposer que les tracés géographiques de la contrée ont été modifiés et pourrait indiquer que nous devons attribuer à ces anciens « greniers », « observatoires magico-astrologiques » et « sépulcres royaux », une origine antérieure à la formation du Sahara et des autres déserts. Cela impliquerait une antiquité bien supérieure aux quelques milliers d'années si généreusement concédés par les Egyptologues.

Le Dr Rebold, un archéologue français de quelque renom, donne à ses lecteurs un aperçu de la culture qui prévalait 5.000 (?) ans avant Jésus-Christ, en disant qu'il y avait à cette époque pas moins de « trente à quarante collèges de prêtres, qui étudiaient les sciences occultes et la magie pratique ».

Un rédacteur de la *National Quaterly Review* (déc. 1875) dit que « les récentes excavations faites dans les ruines de Carthage ont amené au jour des traces de civilisation d'un raffinement d'art et de luxe qui doit avoir éclipsé même ceux de l'antique Rome ; et lorsque le fameux vœu *detenda Carthago* fut réalisé, la maîtresse du monde savait bien qu'elle allait détruire une nation plus grande qu'elle-même, car, tandis que l'un de ces deux empires conquérait le monde par la seule force des armes, l'autre était le dernier et le plus parfait représentant d'une race qui avait été à la

---

tête de la civilisation, bien des siècles avant que l'on n'eût rêvé de Rome, et dirigeait l'instruction et l'intelligence du genre humain ». Cette Carthage est celle qui, d'après Cyprien, existait déjà 1234 avant Jésus-Christ, ou cinquante ans avant la prise de Troie et non celle que la tradition populaire suppose avoir été bâtie par Didon (Elissa et Astarté) quatre siècles plus tard.

Nous trouvons ici encore une preuve de la vérité de la doctrine des cycles. Les affirmations de Draper, au sujet de l'érudition astronomique des anciens Egyptiens, sont singulièrement corroborées par un fait intéressant cité d'une conférence donnée à Philadelphie par le professeur d'astronomie, O. M. Mitchell. Sur le cercueil d'une momie, actuellement au British Museum, est dessiné un Zodiaque, avec les positions exactes des planètes au moment de l'équinoxe d'automne, de l'année 1722, avant Jésus-Christ. Le professeur calcula la position exacte des corps célestes appartenant à notre système solaire à l'époque indiquée. « Le résultat », dit l'auteur qui le cite, le voici suivant ses propres expressions : « A ma grande surprise, je trouvai que le 7 octobre 1722, avant Jésus-Christ, la lune et les planètes avaient occupé exactement, dans le ciel, les places indiquées sur le cercueil du British Museum ».

Le « Père de l'Histoire », Hérodote, confesse à plusieurs reprises que la Grèce doit tout à l'Egypte. Quant à l'assertion de certain professeur (John Fiske) que le monde n'a jamais connu le commencement ni la fin d'un cycle historique, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil rétrospectif sur les nombreuses glorieuses nations qui ont disparu, c'est-à-dire qui ont atteint la fin de leur grand cycle national. Que l'on compare l'Egypte de cette époque avec ses arts poussés à la perfection, sa science, sa religion, ses glorieuses cités, ses monuments, et sa nombreuse population, avec l'Egypte d'aujourd'hui, peuplée d'étrangers ; ses ruines devenues l'asile des chauve-souris et des serpents, et quelques rares Cophtes, seuls héritiers survivants de toutes ces grandeurs, et que l'on dise si la théorie cyclique est un vain mot. Gliddon, qui est contredit par Fiske dit : « Les philologues, les astronomes, les chimistes, les peintres, les architectes, les médecins, doivent revenir de l'Egypte, pour y apprendre l'origine du langage et de l'écriture, du calendrier et du système solaire, de l'art de tailler le granit avec un ciseau d'airain, et de donner de l'élasticité à une épée de cuivre ; de fabriquer du verre avec la diversité de nuances de l'arc-en-ciel ; de mouvoir des blocs de syénite polie, du poids de neuf cents tonnes, et de les transporter à n'importe quelle distance, par terre ou par eau ; de construire des arches de plein cintre ou en ogive, avec une précision mathématique qui n'a pas été surpassée jusqu'à nos jours, et cela 2.000 années avant la *Cloaca Magna* de Rome ; de sculpter une colonne Dorique mille ans avant que les Doriens aient été connus dans l'histoire ; de peindre à fresque avec des couleurs inaltérables ; de la connaissance pratique de l'anatomie ; et de la manière de construire des pyramides défiant le temps ».

« Tout artisan peut se rendre compte du progrès de son art en regardant 4.000 ans en arrière sur les monuments de l'Egypte. Qu'il soit charron construisant des chars, cordonnier cousant sa chaussure, corroyeur employant la même forme de couteau que les anciens parce qu'elle est considérée aujourd'hui comme la meilleure, tisserand utilisant la même navette, ferblantier se servant d'un soufflet de forge de forme identique à la leur et reconnue tout récemment la plus efficace, le graveur sur pierre taillant en hiéroglyphes des noms comme ceux de Schooho, il y a plus de 4.300 ans ; *toutes ces preuves*, et bien d'autres plus surprenantes encore de la priorité des Egyptiens ne demandent, pour être obtenues, qu'un simple coup d'œil jeté sur les gravures de Rossellini. »

« En vérité », s'écrie un autre auteur, « ces temples et ces tombeaux des Rhamsès étaient pour Hérodote autant que pour nous-mêmes, d'incontestables merveilles ».

Malgré cela, l'impitoyable main du temps a laissé les traces de son passage sur leurs constructions, et quelques-unes d'entre elles, dont le souvenir aurait été perdu sans les *Livres d'Hermès*, ont été plongées pour jamais dans l'oubli des âges. Rois après rois, et dynasties après dynasties, ont passé dans leur pompe brillante sous les yeux des générations successives et leur renommée a rempli le monde. Le même voile d'oubli tomba sur eux ainsi que sur leurs monuments avant que la première de nos autorités historiques, Hérodote, ait conservé pour la postérité le souvenir de cette merveille du monde, le grand Labyrinthe. La chronologie biblique, longtemps acceptée, a tellement rétréci les esprits, non seulement du clergé, mais encore de nos savants à peine affranchis de leurs chaînes, qu'en traitant les vestiges préhistoriques dans les différentes parties du monde, on manifeste toujours une crainte constante d'aller au-delà de la période de 6.000 années, jusqu'à présent accordée par la théologie comme étant l'âge réel du monde.

Hérodote trouva le Labyrinthe déjà en ruines. Malgré cela, son admiration pour le génie de ses constructeurs ne connut pas de bornes. Il le considéra comme de beaucoup plus merveilleux que les pyramides elles-mêmes et il le décrivit minutieusement comme un témoin de visu. Les savants Français et Prussiens aussi bien que d'autres

---

Egyptologues sont d'accord sur son emplacement et ils ont visité et reconnu ses ruines. De plus, ils confirment les rapports qu'en a fait l'historien de l'antiquité. Hérodote dit qu'il y a trouvé 3.000 chambres dont la moitié souterraines et l'autre moitié sur le sol. « Les chambres supérieures, je les ai parcourues et examinées en détail », dit-il. « Dans celles du sous-sol » (*qui peuvent encore exister aujourd'hui*, quoi qu'en disent les archéologues), « les gardiens de l'édifice ne voulurent pas me laisser pénétrer parce qu'elles renferment les sépulcres des rois qui construisirent le Labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés. Je trouve que ces chambres supérieures que j'ai vues et étudiées de mes yeux dépassent toute autre œuvre humaine ». Dans la traduction de Rawlinson, on fait dire à Hérodote : « Les passages dans les édifices et les détours variés des couloirs à travers les cours éveillaient en moi une admiration sans bornes, lorsque je passais des cours dans les chambres et de celles-ci dans les colonnades et ainsi de suite dans des pièces et des cours encore inexplorées. Le toit était tout entier en pierre comme les murs et l'un et l'autre étaient admirablement sculptés et ornés partout d'exquises figures. Chaque cour était entourée d'une colonnade construite en pierres blanches très finement sculptées. Au coin du Labyrinthe s'élève une pyramide de quarante brasses de hauteur, avec de grandes figures gravées sur ses diverses faces et dans laquelle on arrive par un vaste passage souterrain.

Si tel était le Labyrinthe lorsque Hérodote le visita, que fut donc l'ancienne Thèbes, la ville détruite longtemps avant l'époque de Psammétique, qui lui-même régnait 530 ans après la destruction de Troie ? Nous trouvons que de son temps Memphis était la capitale, tandis que de la glorieuse Thèbes, il ne restait plus que des ruines. Or, si nous, qui ne pouvons baser nos appréciations que sur les ruines de ce qui était déjà à l'état de ruine tant de siècles avant notre ère, nous sommes stupéfaits par leur contemplation que doit avoir produit sur l'esprit le spectacle général de Thèbes dans ses jours de gloire ? Karnak, temple, palais, ruines quelque nom qu'il plaise aux archéologues de lui donner, est maintenant l'unique chose qui la représente. Mais toute solitaire et abandonnée qu'elle soit, emblème exact d'un majestueux empire et comme oubliée par le temps dans la marche des siècles, elle atteste hautement l'art et l'habileté des hommes de ces âges reculés. Il faudrait en vérité, totalement méconnaître le génie pour ne pas sentir et voir la grandeur intellectuelle d'une race qui a pu concevoir la place d'un pareil édifice et le construire.

Champollion, qui a passé presque toute sa vie à explorer les restes archéologiques donne libre cours à ses sentiments dans la description suivante de Karnak : « Le sol couvert par la masse de l'édifice encore debout est de forme carrée et chaque face mesure 1.800 pieds. On est frappé de stupeur et *écrasé par la grandeur* de ces restes sublimes et par la prodigalité et la magnificence du travail qui s'y trahit partout ». Aucun peuple des temps anciens ou modernes n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi vaste et aussi grandiose que celle des anciens Egyptiens; et l'imagination qui, en Europe, s'élève bien plus haut que nos portiques, *s'arrête et tombe impuissante* au pied des cent-quarante colonnes de l'hypostyle, de Karnak ! La cathédrale de Notre-Dame de Paris pourrait tenir sans toucher la voûte dans une de ses salles en y produisant au centre l'effet d'un petit meuble d'ornement.

Un écrivain, dans un journal anglais de 1870, ayant la compétence, d'un voyageur qui décrit ce qu'il a vu, s'exprime en ces termes : « Les cours, les salles, les portes, les piliers, les obélisques, les statues monolithes, les sculptures, les longues rangées de sphinx se trouvent en si grande profusion à Karnak, que ce spectacle en impose à la compréhension moderne ».

Denon, voyageur français, dit de son côté : « Il est à peine possible de croire, après l'avoir vu, à la réalité de l'existence de tant de constructions rassemblées sur un même point, à leurs dimensions, à la ferme persévérance que leur édification a exigée et aux dépenses incalculables d'une si grande magnificence ! Il faut que le lecteur se rende compte que ce qu'il a sous les yeux est un rêve, puisque celui qui voit les objets mêmes, se prend parfois à douter qu'il soit parfaitement éveillé... Il y a des lacs et des montagnes *dans la périphérie du Sanctuaire*. Ces deux édifices sont choisis pour exemples, dans une liste *presque inépuisable*. Toute la vallée et le delta du Nil, des cataractes à la mer, sont couverts de temples, de palais, de tombeaux, de pyramides, d'obélisques et de piliers. L'exécution des sculptures est au-dessus de tout éloge. De l'avis de tous les experts, la perfection mécanique avec laquelle les artistes travaillaient le granit, l'ophite, la brèche et le basalte est merveilleuse... Les animaux et les plantes sont aussi bien exécutés que s'ils étaient naturels, et les objets artificiels sont admirablement sculptés ; des batailles sur terre ou sur mer et des scènes de la vie domestique se retrouvent partout dans les bas-reliefs ».

« Les monuments », dit un auteur anglais, « qui frappent l'esprit du voyageur, le remplissent d'idées grandioses. On ne peut s'empêcher de s'écrier, à l'aspect des colosses et des magnifiques obélisques qui semblent dépasser les limites de la nature humaine : « Voilà l'ouvrage de l'homme, et ce sentiment paraît ennoblir son existence ». (Savary. *Letters on Egypt*).

---

A son tour, le D<sup>r</sup> Richardson, parlant du temple de Dendéra, dit : « Les figures de femmes sont si bien exécutées, qu'il ne leur manque que la parole ; elles ont une douceur de physionomie et d'expression qui n'a jamais été surpassée ».

*Chacune de ces pierres est couverte d'hiéroglyphes et plus ils sont anciens, plus ils sont finement ciselés.* Cela ne fournit-il pas une preuve nouvelle que l'histoire n'a eu son premier aperçu des anciens que lorsque déjà les arts allaient en décadence ? Que tous ces travaux, chez lesquels la solidité le dispute à la beauté d'exécution, furent exécutés avant l'époque de l'Exode, ne fait pas le moindre doute. Tous les archéologues s'accordent aujourd'hui à dire que plus nous avançons dans l'antiquité, plus ces arts sont beaux et finis... Nous ne savons que ce qu'il était permis de savoir aux non-initiés, mais le peu que nous avons pu en apprendre par déduction devrait suffire à nous donner la certitude que, même au XIX<sup>e</sup> siècle, avec toutes nos prétentions, nous sommes tout à fait incapables, non seulement de bâtir quelque chose de semblable aux monuments de l'Egypte, de l'Hindoustan ou de l'Assyrie, mais même de découvrir de nouveau le moindre de leurs arts *perdus*. D'ailleurs, Sir Gardner Wilkinson corrobore cette appréciation des trésors exhumés de l'antiquité en ajoutant à ce que nous venons de dire « que nous ne pouvons reconnaître aucun *mode primitif* de vie, aucune coutume barbare, mais bien une sorte de civilisation stationnaire *dès les époques les plus reculées de l'antiquité* ». Ainsi l'archéologie à cet égard est en désaccord avec la géologie qui affirme que plus loin nous trouvons les traces de l'humanité, plus nous lui reconnaissons de barbarie.

Qu'est-ce qui démontre mieux la théorie des cycles que le fait suivant ? Près de 700 ans avant Jésus-Christ, dans les écoles de Thalès et de Pythagore, l'on enseignait la doctrine du véritable mouvement de la terre, de sa forme réelle, et du système héliocentrique. Et en l'an 317 après Jésus-Christ, nous trouvons Lactance, le précepteur de Crispus César, fils du grand Constantin, enseignant à son disciple que la terre était une surface plane entourée de ciel, composée d'eau et de feu, et le prémunissant contre la doctrine hérétique de la forme sphéroïde de la terre !

Toutes les fois que, dans l'orgueil d'une découverte nouvelle, nous jetons un regard sur le passé, nous sommes fort étonnés de constater que la prétendue découverte n'était pas entièrement inconnue des anciens.

Pourtant l'histoire du passé ne fut jamais entièrement perdue car les Sages de l'Antique Egypte la conservèrent et « elle est conservée de même jusqu'à présent, ailleurs ». Suivant Platon, les prêtres de Saïs dirent à Solon : « Vous ne connaissez pas la noble et excellente race d'hommes qui habita jadis votre pays et dont vous êtes vous et votre état actuel, les descendants<sup>2</sup>, bien qu'il ne reste aujourd'hui qu'une faible portion de ce peuple admirable... Ces écritures racontent quelle prodigieuse force votre cité a jadis repoussée lorsqu'une puissante force militaire, venant de l'Océan Atlantique, se répandit comme un torrent furieux sur toute la surface de l'Europe et de l'Asie<sup>3</sup>. »

Les Grecs n'étaient que les petits et faibles survivants de cette nation jadis glorieuse<sup>4</sup>.

Qu'était donc cette nation ? La Doctrine Secrète enseigne que c'était la septième et dernière sous-race de la Race Atlantéenne déjà absorbée dans une des premières sous-races du groupe Aryen, qui n'avait cessé de se répandre graduellement sur les continents et les îles de l'Europe, dès que ceux-ci avaient commencé à émerger du sein des mers. Descendant des hauts plateaux de l'Asie, où les deux races avaient cherché un refuge au moment de l'agonie de l'Atlantide, elle s'était progressivement établie et avait colonisé les terres récemment émergées. La sous-race immigrante avait augmenté rapidement et s'était multipliée sur ce sol vierge ; elle s'était divisée en de nombreuses familles raciales qui se divisèrent à leur tour en nations. L'Egypte et la Grèce, les Phéniciens et les groupes du Nord sortirent ainsi du sein de cette unique sous-race. Des milliers d'années plus tard, d'autres races — ce qui restait des Atlantéens — « jaunes et rouges, brunes et noires », commencèrent à envahir le nouveau continent. Il y eut des guerres qui se terminèrent par la défaite des nouveaux venus, qui s'enfuirent, les uns en Afrique, les autres vers des pays éloignés. Quelques-unes de ces terres devinrent des îles, au cours des siècles, à la suite de nouvelles convulsions géologiques, séparées ainsi violemment des continents, les tribus et les familles peu développées des Atlantéens tombèrent graduellement dans un état de sauvagerie plus abject.

L'Egypte est beaucoup plus ancienne que l'Europe, telle qu'elle figure aujourd'hui sur la carte. Les tribus Atlanto-Aryennes commencèrent à s'y installer lorsque les Iles Britanniques et la France n'existaient même pas encore. Il est

---

<sup>2</sup> Histoire de l'Astronomie Ancienne, pp. 25 et suite.

<sup>3</sup> Le Timée, voir traduction Cousin ou celle de Saisset.

<sup>4</sup> Tout le monde sait que l'histoire de l'Atlantide et toutes les traditions qui s'y rattachent furent exposées par Platon, dans le Timée et le Critias. Ce récit fut conté à Platon enfant, par son grand-père Critias, âgé de quatre-vingt-dix ans qui, dans sa jeunesse, l'avait reçu de Solon, l'ami de son père Dropidès (Solon, l'un des Sept Sages de la Grèce). Il nous semble qu'on ~~une~~ ne saurait trouver source plus digne de foi.

---

bien connu que la « langue de la Mer Egyptienne » ou Delta de la Basse-Egypte, devint graduellement terre ferme et suivit les hautes terres de l'Abyssinie ; différant en cela de ces dernières qui surgirent relativement d'une manière soudaine, le Delta se forma très lentement au cours de longs siècles, par des couches successives de limon et de vase déposées annuellement par un grand fleuve, le Nil actuel. Pourtant le Delta, en tant que terre ferme et fertile, est habité depuis plus de 100.000 ans. D'autres tribus, ayant dans leurs veines encore plus de sang Aryen que les précédentes arrivèrent plus tard de l'Est et la *conquirent* aux dépens d'un peuple dont le nom même est perdu pour la postérité, sauf dans les Livres Secrets. C'est cette barrière naturelle de vase qui aspirait lentement et sûrement tous les navires qui s'approchaient de ces côtes inhospitalières, qui fut, durant quelques milliers d'années avant Jésus-Christ, la meilleure sauvegarde des anciens Egyptiens qui avaient réussi à atteindre ce pays en traversant l'Arabie, l'Abyssinie et la Nubie, sous la conduite du Manou-Vinâ, à l'époque de Viswamitra, A ce sujet, un passage tiré d'un ouvrage hindou bien connu indique que : « Sous le règne de Viswamitra, premier roi de la dynastie de Soma Vanga, à la suite d'une bataille qui avait duré cinq jours, Manou-Vinâ, l'héritier des anciens rois, ayant été abandonné par les Brahmanes émigra avec tous ses compagnons jusqu'à ce qu'il eût atteint les rives de Masra » (*Histoire de l'Inde*, par Collouca Batta). Incontestablement, ce Manou-Vina et Menès, le premier roi Egyptien, sont identiques.